

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 8 (1914)  
**Heft:** 2

**Rubrik:** La musique à l'étranger

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La musique à l'Etranger

### ALLEMAGNE

#### *La Chandeleur.*

La première d'un oratorio du P. Hartmann von An der Lan-Hochbrunn est toujours un grand événement — j'allais dire mondain, ce qui serait une injustice. Pour ma part je sais peu de musique qui soit mieux à son plan, mieux née de son milieu et mieux adéquate à son sujet que celle du révérend Franciscain. De toute évidence, le public accourt en foule pour la curiosité de voir à la tête de l'orchestre et des chœurs le moine en robe de bure chamarrée d'ordres ; mais c'est tant mieux pour lui, car il en emporte des impressions profondes. La V. M. a déjà dit le succès du *Te Deum* à Munich. Il est dédié à Louis III, à l'occasion de son heureux avènement, et le roi a assisté au concert ; il faut avouer que la présence de la cour, en conférant à l'audition une solennité inaccoutumée, n'a pas laissé que d'y apporter aussi un certain trouble ; les questions d'étiquette sont encombrantes dans une salle publique où les mesures d'ordre sont déjà si difficiles à prendre et à faire respecter.

La réelle valeur, le charme inimitable de la musique du P. Hartmann, c'est sa candeur que l'on ne saurait qualifier autrement que de monacale. Elle en acquiert une originalité tranchée, une vertu spécifique. Ce n'est pas qu'il manque de force ou de chaleur et de contrastes ; il manie les masses chorales avec une belle plénitude, et il a même une robustesse dont Edg. Tinel, par exemple, qui aimait tant les chorals, n'approche pas. Et il ne faudrait pas croire que le P. Hartmann s'enferme dans son cloître, loin du mouvement moderne. Combien de fois n'avons-nous pas aperçu sa tête fine aux auditions de Mahler, de Reger, de R. Strauss. On s'en aperçoit d'ailleurs très bien au progrès, ou pour mieux dire au développement de son appareil orchestral : quelle différence entre le *Saint François* d'il y a douze ans, et la *Dernière Cène* et surtout ce récent *Te Deum*. Mais là encore, on peut dire que la différence des sujets a, seule, imposé ses exigences. Car la vraie force du moine compositeur, s'il ne se ferme pas de parti-pris aux moyens d'expression des symphonistes les plus nouveaux, est de savoir n'en prendre que juste ce qu'il lui en faut pour ce qu'il veut dire et la façon dont il veut le dire. Ses élans mêmes ont le quelque chose de détaché de la vraie ferveur ; mais leur caractère de piété authentique ne les empêche en aucune manière d'être émouvants ; au contraire, ce langage est plus touchant et persuasif par sa naïveté, sa fraîcheur, que bien d'autres ne savent l'être avec toutes leurs habiletés. La grande impression de l'œuvre est d'ailleurs singulièrement favorisée par la magnifique ordonnance du livret composé — par le collaborateur ordinaire du P. Hartmann, l'évêque G.-A. Ghezzi — de divers passages de l'Ecriture, de versets, de psaumes et de proses liturgiques qui commentent l'hymne ambrosienne avec une rare entente de ce qui convient à l'architecture musicale.

Avant de quitter la Tonhalle, mentionnons quelques très belles auditions aux concerts d'abonnement : la IX<sup>e</sup> de Bruckner que M. Ferd. Loewe a été le premier à exécuter. Cela suffirait à lui assurer sur Bruckner une sorte de monopole ; mais il a plus. On peut, certes, se figurer les monumentales symphonies données avec d'autres accents encore ; toutefois, M. Loewe en tire non seulement la plénitude sonore ; il en fait vibrer toutes les fibres, il en rend sensibles toutes les intonations, et surtout, il s'entend à les unifier ; sous ce rapport, aucun autre interprète ne l'égale : il a su créer la grande ligne d'ensemble, faire jaillir l'ordonnance de ces œuvres qui demandent du recueillement, et du cœur, et de profondes convictions, pour livrer leur secret. L'adagio (comme celui de la VIII) et peut-être plus encore le scherzo de cette IX ont le temps d'attendre qu'on y vienne... Il y a aussi la *Penthésilée* de Hugo Wolf qu'il faut entendre conduire par son ami M. Loewe ; cela en vaut la peine.

Je veux retenir aujourd'hui un nom nouveau avec une petite œuvre, c'est vrai, mais une chose charmante, une sérénade, une vraie, pour orchestre réduit, d'un tout jeune homme, G. Rüdinger; c'est son opus 9, et il l'intitule *Sérénade romantique*. Non pas du romantisme échevelé; M. Rüdinger le voit plutôt sous forme de figurines sur des étagères, choses vieillottes qui ont le charme d'avoir connu la jeunesse jolie de nos mères-grand. Son thème est menu et ses variations semblent de fines marqueteries, mais d'une musicalité délicieuse; c'est précieux par sa grâce et non par sa préciosité. M. Rüdinger a déjà à son actif une symphonie avec violoncelle obligé; et son opus 10 est un cahier de morceaux à quatre mains, pour les débutants, la partie de l'élève sur cinq notes seulement, de la même musicalité pleine et aisée, de quoi faire la joie du commençant comme celle de la maman ou de l'ami qui l'accompagnera (Wunderhornverlag, Munich).

On cultive peu la musique ancienne à Munich, mais ce que l'on en peut entendre est étudié avec soin et présenté avec un art parfait. Sous la direction du Dr Ernst Bodenstein, il s'est formé des spécialistes tels que Mlle Elf. Schunck pour le clavecin et M. Ch. Döbereiner pour les violes d'amour et de gambe aux sons veloutés. En compagnie de MM. E. Wagner, Al. Schellhorn et Alf. Hofstaedter pour la flûte, le violon, la viole, ils exhumaient récemment de la musique de chambre d'il y a deux siècles aussi ravissante par l'invention mélodique que par les recherches de sonorité; un certain *menuet* de Milandre a exigé de M. Döbereiner une réelle virtuosité; les *pièces de clavecin* en concert avec un violon et une viole de Rameau ont dû être bien amusantes pour ceux qui avaient vu danser les fameuses ballerines qu'elles caractérisent.

Le Théâtre royal de **Stuttgart** est un de ceux qui s'ouvrent le plus hospitaliers aux nouveaux arrivants. Voici la Uraufführung d'un opéra de M. Julius Zajiczek, dont le nom n'a encore figuré — sauf erreur — qu'au Théâtre de Graz, lors d'une fête de la Société des musiciens allemands. Le choix que M. Zajiczek a fait jusqu'ici de ses sujets ne semble pas encore avoir été heureux: la mouture que son librettiste lui a agencée sous le titre *Ferdinand et Louise*, d'après *Cabale et Amour* de Schiller, a plutôt dérouté le public. Et c'est dommage, car si le premier acte a produit peu d'effet, le succès final a prouvé que le musicien a raison de chercher sa voie au théâtre; il n'est peut-être pas taillé pour les grands mouvements dramatiques, mais il n'en faudrait pas juger par cette œuvre dont l'action l'a mal soutenu. Tandis qu'on peut attendre beaucoup de ses qualités qui sont faites pour plaire: la facilité mélodique, une élégance bien autrichienne, du naturel dans l'expression, et une orchestration claire qui traite les instruments avec une souplesse chantante; ces qualités lui feraient sans doute rencontrer un plein succès dans une comédie bien menée.

MARCEL MONTANDON.

## FRANCE

### Lettre de Paris

1<sup>er</sup> février.

Vous ne vous attendez pas à un compte précis des innombrables concerts de cette époque de l'année, où des vols de virtuoses s'abattent sur Paris, où toute association de musique de chambre se croit obligée de se manifester, tandis que, périodiques dans la monotonie de leurs programmes toujours consacrés aux œuvres cent fois entendues, les sociétés de concerts symphoniques, inlassablement, convoquent à les applaudir leurs habitués toujours solides au poste à condition que la tradition du dimanche après-midi soit maintenue. Il n'est pas d'autre moment où le bour-



geois parisien tienne à entendre de la musique d'orchestre. Et je ne saurais non plus vous parler des concerts de la *Société nationale* autrefois considérée comme révolutionnaire, aujourd'hui devenue, sinon ennemie, du moins rivale de la *Société indépendante*, sa jeune sœur très vivante, audacieuse jusqu'à manquer de respect aux maîtres solennels et graves qui eux, autrefois, accordèrent peu d'estime à leurs aînés. Chacun son tour. *Sic transit*.... C'est l'histoire de tous les temps, de tous les pays, de tous les musiciens. Ce sont ces rivalités qui provoquent la vie et l'émulation. Tout finit par s'arranger : jamais œuvre vivace ne put être étouffée par les critiques les plus sanglantes, et jamais les éloges les plus dithyrambiques ne donnèrent un souffle de vie à une œuvre mort-née. Que l'on discute les formules et les procédés, cela n'empêchera point le jeune génie à venir de se manifester. Il est à supposer qu'il n'appartiendra à aucune chapelle et qu'il ne fera aucun exposé de principes.

De cette anarchie moderne sortira un jour, il n'en faut pas douter, une expression nouvelle. La musique souffre encore inévitablement de l'empreinte wagnérienne, dont toute la jeune génération cherche à s'affranchir. Mais de si puissantes tyrannies ne disparaissent pas uniquement par la volonté de s'en défaire. Quelque admiration qu'on doive manifester à l'égard du *debussysme*, on peut se demander cependant si cet art tout impressionniste, de raffinement intense (dont il semble que le créateur ait lui-même épuisé l'essence et la formule) sera un point de départ. Oui, disent ceux-ci ; jamais, répondent ceux-là ! Qui aura raison ?

Mais voici encore une orientation nouvelle de la jeune critique combative : elle découvre Saint-Saëns, elle le consacre *le grand musicien*. Ceux qui exprimaient un jugement aussi téméraire, il y a deux ans à peine, étaient traités de réactionnaires et de pompiers académiques !

Où allons-nous ?

Nous allons vers l'avenir tout simplement, et les esprits chagrins auront beau clamer leur désespoir, ils n'empêcheront point l'évolution de l'art avec ses audaces et ses réactions rassurantes. Pourtant on voudrait sentir la jeune génération animée d'un souffle d'idéalisme assez sincère pour qu'elle ne nie point la beauté et la grandeur des chefs-d'œuvre du passé.

Peut-on attendre beaucoup de jeunes énergumènes qui déclarent l'œuvre de Beethoven morte et l'œuvre wagnérienne une vieille ferblanterie démodée ? Boutades sans doute, dont il est préférable de sourire ! La jeunesse est une maladie dont on guérit sûrement.

Me voilà bien loin de l'événement dit musical qui, le 1<sup>er</sup> janvier, eut pour théâtre l'Opéra. J'y arrive sans autre transition.

La preuve est faite : malgré ses efforts évidents — mais incomplets, même matériellement — la direction n'a pas pu donner à *Parsifal* le cadre et l'atmosphère qui lui conviennent. Sans doute le public accourt en foule ; il accourt curieux, anxieux d'arriver à l'heure, dans un état fébrile peu favorable à l'accomplissement du Mystère. Le luxe même de la salle, l'étalage des toilettes et de cette élégance mondaine traditionnelle, la discipline relative des spectateurs — dont on a tant parlé ! — rien ne prépare, après avoir quitté le pavé du boulevard, à l'œuvre sur-humaine. Déjà — après quelques représentations — on a fait dans la partition d'importantes coupures ; on l'a réduite aux proportions d'une représentation normale pour les Parisiens ! Pour n'être pas installé dans une fosse profonde, l'orchestre, sous la direction nette de M. Messager, est forcé d'atténuer les nuances. Il en résulte une mollesse dans les attaques des cuivres extrêmement désagréable. Les chœurs, également louables, ont fait de leur mieux, mais il leur manque l'« immatérialité », si je puis m'exprimer ainsi.

Toute la grande Scène religieuse est plus une bonne exécution chorale soignée, que l'expression idéale d'un sentiment mystique.

Que voulez-vous ? Il manque en même temps cette conviction collective et cette foi en la beauté qu'on ne saurait acquérir par la volonté. Et cependant, je voudrais rendre justice à la magnifique Kundry, Mlle Bréval, à Parsifal, M. Franz, à Gurnemanz, M. Delmas, nobles interprètes qui savent ne rien sacrifier aux effets extérieurs.

Oui, sans doute, *Parsifal* à l'Opéra est un succès de théâtre basé sur la curiosité intense que l'œuvre a provoquée et qu'il était facile d'escompter.

Mais ce n'est point là le but de *Parsifal*.

Il est autre. Vous le connaissez ; je n'insiste pas et je ne reviendrai pas sur le cas *Parsifal*, jugé comme il doit l'être par tous ceux qui ont quelque respect pour les désirs d'un génie maître de ses œuvres.

Le monde, dit civilisé, n'a pas à être fier, et le temple de Bayreuth n'a qu'à maintenir ses grandes traditions. Les vrais disciples sauront en retrouver le chemin.

GUSTAVE DORET.



## La musique en Suisse

### Suisse romande

Janvier.

« De l'évolution du goût musical » — tel le sujet de dissertations que présente actuellement M. Ernest Bloch au public averti de Lausanne et de Genève. Que dira le jeune conférencier, lorsqu'il devra marquer d'un trait suffisamment net et précis l'état du goût musical présent et chez nous, dans la Suisse romande ? Je ne le sais, mais je doute fort qu'il réussisse à trouver une formule assez large pour comprendre la totalité des manifestations musicales qui montent jour après jour à l'assaut de notre sensibilité, — assez étroite pour qu'il puisse être encore question de « goût », même au sens le plus général du mot. Un fait certain, c'est que des forces inconscientes sont à l'œuvre, qui — si elles persistent dans leur rôle néfaste — ne tarderont pas à ruiner le goût de ceux qui se laissent aller à tous vents et perdent de vue, toujours davantage, le contact indispensable de l'art avec la vie.

Tenez, Genève, après avoir achevé l'an de grâce 1913 aux accents impressionnants d'une cantate patriotique et religieuse de MM. D. Delétré et Otto Barblan : *Genève ressuscite*, Genève écoute d'une même oreille un peu distraite et rarement apte à mettre les choses à leur vrai plan, les adaptations musicales (oui, ma chère, des « adaptations » !) d'un Francis Thomé, les accents hauts en couleur, dramatiques à souhait, naïfs un peu du *Requiem* du musicien merveilleusement intuitif que fut Giuseppe Verdi<sup>1</sup>, les

<sup>1</sup> L'exécution, sous la ferme direction de M. B. Stavenhagen, a valu un très beau succès à la « Société de chant du Conservatoire ». Solistes : Mmes N. Jaques-Dalcroze, Fredrich-Höttges, MM. Paulet et Valmond.